



VERTIGES ARCHÉOLOGIQUES ET POLITIQUE DU RIRE

par **Laurent Flutsch**

Laurent Flutsch est directeur du Musée romain de Lausanne-Vidy (Suisse)
laurent.flutsch@lausanne.ch

À partir de son expérience muséale, l'auteur confronte les difficultés de la démarche archéologique, considérée comme interprétative, empirique et subjective, à une autocritique comique dans laquelle l'humour et la parodie, en pimentant le discours muséographique, incitent le visiteur à prendre davantage de recul.

Matière à rire

Une triviale et grossière marmite en terre cuite où une quelconque et modeste famille faisait jadis cuire de pénibles et répétitifs brouets, patiemment recollée, soigneusement disposée, doctement commentée, savamment éclairée, précieusement exposée : les vitrines d'un musée d'archéologie sont souvent pleines de dérision. Pour la mesurer, il suffit d'imaginer l'une de nos casseroles bon marché convertie en inestimable pièce de collection dans un musée futur.

La muséalisation de brimborions, restes plus ou moins fragmentaires et dégradés d'objets usuels, n'est que l'ultime avatar d'un processus qui accumule les décalages, lesquels sont par nature prodigues en potentiel comique. Décalage entre le foisonnement complexe de la réalité ancienne et l'indigence piteuse du reste archéologique, d'abord : comment appréhender la vie des individus et des sociétés d'un lointain passé, avec pour unique source les rares miettes accessibles du résidu infime d'un reliquat aléatoire d'éléments strictement matériels ?

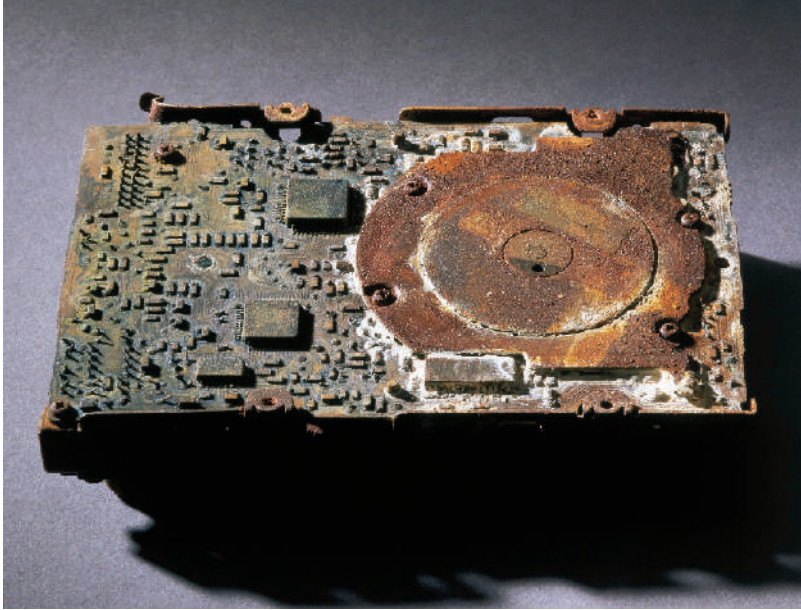
Là encore, on peut mesurer l'abîme en considérant une quelconque situation actuelle, même simplissime, et de la convertir en pensée en un gisement archéologique. Imaginons par exemple un banal repas familial à domicile : on en gomme d'abord tout ce qui est immatériel (idées, paroles, émotions, souvenirs, projets, mouvement, interactions...). On soustrait du restant (le matériel) toutes les

choses qui, détruites, évacuées, recyclées, ne seront jamais enfouies ou immergées et donc n'accéderont pas au statut de vestiges en puissance. On élimine de l'éventuel restant les matériaux qui ne résisteront pas aux siècles. De ce qui par miracle pourrait subsister, on écarte encore tout ce qui, faute d'occasion, ne fera pas l'objet d'une investigation scientifique digne de ce nom. Et de ce qui est fouillé et étudié, on enlève enfin ce qui n'est pas identifié ou pas compris, parce qu'à l'évidence l'appareil méthodologique et interprétatif des archéologues est limité, évolutif, tributaire d'un état toujours provisoire des connaissances, à la merci du hasard de nouvelles trouvailles ou de nouvelles approches qui à tout moment peuvent changer la donne. Ajoutons que lesdits archéologues sont d'une sagacité forcément variable. Pire : en se fondant sur l'analyse plus ou moins valide de résidus infimes et aléatoires, ils produisent un discours historique par définition empirique, subjectif et influencé par son époque. Bref, c'est désespérant. Il y a donc de quoi cultiver la « politesse du désespoir », assortie d'une dose d'humilité et d'autodérision.

Le gag de Millie

Au besoin, il suffit de se pencher sur le passé de l'archéologie et de l'histoire ancienne pour démontrer la fluctuation des théories et des points de vue, l'émergence d'interprétations erronées, l'écroulement occasionnel des acquis. C'est qu'avec ses bribes infimes et ses indices

Statuette de grand prêtre d'un culte de la nature, portant le couvre-chef et la barbe, apanages des classes dominantes, et tenant un gobelet à libations au fond percé : une partie du breuvage s'écoulait ainsi en offrande à la terre nourricière. Terre cuite peinte. Exposition *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 2^e siècle après J.-C.*, 2002. © Fibbi-Aeppli/Musée romain de Lausanne-Vidy



Selon la plupart des spécialistes, cet objet représente une agglomération en modèle réduit avec de petits bâtiments alignés (maisons familiales ?) et quelques grands édifices carrés. Le vaste espace circulaire reste énigmatique : place publique, fondation d'une construction disparue ?
Exposition *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.*
© Fibbi-Aeppli/Musée romain de Lausanne-Vidy

ténus, l'archéologue tente de restituer une réalité disparue à l'aide des seuls outils disponibles : le classement typologique, la comparaison, la répartition géographique, la datation, la statistique, la déduction. Le tout régit par la logique carthésienne, selon une grille d'analyse stricte et scientifique, qui ne s'applique pas sans contrariétés à des comportements culturels humains fréquemment saugrenus, incohérents ou irrationnels.

À cet égard, la confrontation des propositions archéologiques aux observations ethnographiques se révèle quelquefois cruelle. Parmi d'autres douloureux exemples, l'expérience du « campement de Millie », menée en 1971 dans les Rocheuses canadiennes, est édifiante : histoire de mettre à l'épreuve les modes d'analyse archéologique, une équipe de l'université de l'Alberta, dirigée par Robson Bonnichsen, documenta méthodiquement les vestiges d'un campement amérindien de la culture Cree, abandonné deux ou trois ans auparavant. En se fondant sur les traces de tentes, de foyers, d'activités domestiques ou artisanales, sur la répartition des artefacts et des zones de rebut, ils échafaudèrent une théorie parfaitement convaincante, restituant notamment deux cellules familiales avec leurs aires fonctionnelles respectives. Après quoi ils soumièrent leurs conclusions à une prénommée Millie, qui avait vécu dans le campement en question. Elle démolit à peu près toutes les conclusions des archéologues : en réalité, une seule famille avait occupé le site, dans deux tentes habitées alternativement ou simultanément au gré des circonstances. Millie, sa fille adolescente et son fils de huit ans étaient les seuls occupants permanents des lieux. Travaillant sur des exploitations minières un peu éloignées, le mari et deux fils adultes revenaient loger là le week-end seulement, les

deux fils dormant alors dans la seconde tente. En semaine, le bambin semait la pagaïlle en jouant dans tous les coins et en éparpillant des objets variés. L'usage de tel foyer ou de tel support en bois pour le traitement des peaux répondait aussi à des choix fluctuants, selon des paramètres imprécis voire aléatoires, comme la direction de la fumée. Un artefact en bois, arqué et doté d'une ficelle, interprété comme un probable élément de piège de chasse, avait en réalité servi de cheval de bois au fils de Millie.

Pour ne rien arranger à ce pénible constat, notons que le gisement étudié était tout récent, donc d'une lisibilité tout à fait exceptionnelle : on pouvait y relever des traces subtiles comme de la végétation tassée et y recueillir de précieux documents tels que des emballages alimentaires imprimés. Par ailleurs, la culture des indiens Cree était encore vivante et familière des fouilleurs, qui pouvaient au besoin l'approcher de visu sur d'autres habitats. On n'ose imaginer le désastre interprétatif avec un site préhistorique bien moins loquace. Bref, la leçon de modestie est sévère.

Histoire sans histoires

Observons une trêve du dénigrement et de l'autoflagellation : l'archéologie, tout de même, est une précieuse et capitale source de connaissances. D'autant que pour les périodes et les sociétés sans écriture, c'est la seule. Et dans le cas opposé, elle apporte un éclairage qui bien souvent complète, nuance voire corrige les textes. C'est bien l'archéologie qui dresse le portrait des cousins humains jusqu'à la disparition des néandertaliens, dévoile les migrations et les conquêtes, retrace les évolutions technologiques et culturelles. Elle seule raconte les passages de la chasse-cueillette nomade à l'élevage-agriculture sédentaire, les domestications, les usages des ressources naturelles, les échanges, les structures sociales, les architectures, les esthétiques, les urbanisations, les croyances, les pratiques funéraires et autres aspects du lointain passé humain. Ce n'est pas rien !

Il y a toutefois un sérieux bémol : l'archéologie peine à appréhender le côté humain du passé humain, autrement dit le vécu des personnes. La fouille minutieuse d'une sépulture peut livrer quantité d'informations, l'étude scientifique des objets et des restes humains qui y gisent aussi. Mais qui donc était le défunt, comment s'appelait-il, quelle fut sa vie, avec quelle vision du monde, quelles relations, quelle façon de s'exprimer, quelles amours, quelles histoires, quels espoirs, quels succès, quels dépits ? Sur ces points, l'archéologie d'une sépulture reste muette comme une tombe.

Ces questions sont pourtant loin d'être anecdotiques : non seulement ce sont les individus qui font les sociétés et les petites histoires qui font la grande, mais ces aspects-là sont ceux qui intéressent le « grand public » (Stoczkowski 1995). Lequel reste le destinataire ultime de la démarche archéologique, parce qu'il la finance en payant des impôts et surtout parce que la sauvegarde d'un patrimoine n'a

aucun sens si le legs n'est pas transmis aux héritiers, c'est-à-dire à la collectivité présente et future.

L'impuissance à satisfaire une légitime curiosité quant aux composants humains et individuels du passé dont on étudie méticuleusement les restes : voilà une incitation de plus au recul critique.

Libération (I)

Entre réalité passée et récit moderne, l'ultime ablation survient lorsque l'archéologie devient muséale. Comme on sait, l'archéologie fut longtemps limitée à une démarche de collectionneur en quête de beaux et précieux objets. Elle évolua au XX^e siècle pour devenir une enquête globale et professionnelle, à la recherche d'information. Laquelle réside dans les objets, le bâti, les traces, les taches, les pollens et autres indices, dans les positions respectives de ces choses, dans leurs interrelations spatiales et stratigraphiques, dans leur corrélation au contexte et aux éléments de comparaison à échelles variées. Ce sont ces données qui, ensemble, donnent aux objets l'essentiel de leur sens. Corollaire : en archéologie et en termes d'information, le lieu de trouvaille d'un objet est souvent plus important que l'objet lui-même. Exemples : un clou est un clou, mais dans le terrain, un clou aligné sur d'autres clous est un aménagement de bois dont rien d'autre n'a subsisté ; un banal sesterce de Vespasien est une pièce égarée si on le retrouve dans un caniveau, une offrande si c'est dans un sanctuaire, ou une obole à Charon, révélatrice de la croyance en un passage à péage vers l'autre monde, si c'est dans une tombe ; un tesson de poterie produite à Lyon ne raconte pas la même chose si on l'exhume à Lyon ou à Mayence.

L'archéologie n'est plus, et depuis longtemps, centrée sur l'objet. Le patrimoine archéologique n'est plus une liste de vestiges matériels, mais un ensemble complexe, en bonne partie immatériel, de données contextuelles.

Au musée cependant, seul parvient l'objet. D'une certaine manière, le musée perpétue ainsi une archéologie révolue, non par l'atavisme d'un esprit collectionneur (ou pas toujours), mais par la force des choses : le mur maçonné, la tache ou l'alignement sont à l'évidence peu transportables, le spore difficile à exposer, l'immatériel encore plus.

Dans ces difficiles conditions, le concepteur d'exposition a deux options. Ou bien il respecte scrupuleusement la spécificité archéologique de l'objet qu'il présente, auquel cas il doit y adjoindre une documentation pléthorique et invasive : plans, dessins, photographies qui expliquent le contexte déterminant de sa découverte. Ou bien il s'affranchit de cette contrainte et utilise l'objet à d'autres fins discursives. Même trouvé dans une sépulture, le sesterce de Vespasien peut alors s'intégrer dans une présentation du système monétaire romain, ou dans l'évocation des tarifs, du coût de la vie, du commerce ; ou encore il peut raconter la technique des ateliers de monnayeurs, ou la diffusion de



De forme étrange, à pointe dentelée sur l'un des côtés, ces pendeloque portent des inscriptions énigmatiques : estampilles, dédicaces, noms des propriétaires ?

Exposition *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 2^e siècle après J.-C.*

© Fibbi-Aeppli/Musée romain de Lausanne-Vidy

Faonné dans une résine synthétique rare et fossilisée dans un état de conservation exceptionnel, cet objet présente des alvéoles de formes différentes. Parmi diverses théories, la plus répandue est celle d'un jeu de société.

Exposition *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 2^e siècle après J.-C.*

© Fibbi-Aeppli/Musée romain de Lausanne-Vidy

l'imagerie impériale, ou la politique de rigueur de Vespasien (« l'argent n'a pas d'odeur »), ou simplement faire connaître son visage. Entre bien d'autres propos possibles. Dans cette seconde option, la muséalisation d'un objet archéologique est un élargissement, aux deux sens du terme : gain d'amplitude et mise en liberté.

Libération (II)

Et maintenant, ajoutons à cela le constat établi plus haut : non seulement la démarche archéologique est forcément interprétative, mais elle est hautement empirique et subjective. Avec ses sources indigentes et aléatoires, avec ses méthodes rigides et limitées, elle ne saurait restituer scientifiquement un passé humain trop vaste, trop foisonnant, trop complexe, trop irrationnel, trop humain.

Si le bilan est en soi frustrant, il entraîne au musée une nouvelle délivrance, qui ouvre des horizons presque illimités. Pourquoi en effet confiner la déclinaison d'objets archéologiques à l'évocation de facettes historiques concomitantes, avec la prudence et l'effort pédagogique que

cela implique ? Puisque l'archéologie produit un discours et non une connaissance, un regard et non une vérité, pourquoi ne pas élargir encore le champ du propos ? On peut se servir de l'objet pour transmettre un savoir théorique, bien sûr, mais on peut l'utiliser aussi pour faire réfléchir, susciter de l'émotion, amuser... On peut l'enrôler, comme dit la définition d'un musée formulée par l'Icom, « au service de la société et de son développement », « à des fins d'étude, d'éducation », mais aussi « de délectation ». On peut, notamment et notoirement, engager l'objet dans un jeu qui relie et confronte le passé ancien et le monde présent. Le sesterce de Vespasien peut ainsi entrer en résonance avec des thèmes actuels comme le pouvoir d'achat, l'argent-roi, l'évasion fiscale, la dette publique ou l'influence



Entrée du supermarché HUBRIS, au-delà des limites. Exposition *Trop c'est trop ! Mythes et limites*, 2017. © Atelier numérique Ville de Lausanne. Musée romain de Lausanne-Vidy



Dérive prométhéenne en biotechnologie, inspirée notamment des poissons d'aquarium transgéniques fluorescents Glowfish, en vente aux États-Unis : la gamme d'embryons d'animaux de compagnie à incuber soi-même. Exposition *Trop c'est trop ! Mythes et limites*, 2017. © Atelier numérique Ville de Lausanne. Musée romain de Lausanne-Vidy

du Fonds monétaire international sur la géopolitique. Pourquoi pas ? Dans cette perspective, l'Histoire est rendue à sa vraie vocation : non pas une approche descriptive (par ailleurs illusoire) du passé, mais un récit sur le passé qui puisse éclairer le présent. Et le musée lui aussi devient ce qu'il devrait être : un lieu de culture vivante, de questionnement et de débat, et de délectation.

La politique du rire

Et l'humour, dans tout ça ? Forcément, un discours muséal débridé et d'une subjectivité assumée y invite plus facilement qu'une docte pédagogie dispensatrice de savoir prétendument objectif.

Dans une exposition, l'humour peut être une composante essentielle, voire un but en soi, lorsqu'il est nourri d'autodérision ou lorsqu'il est satirique. Dans le premier cas de figure, mentionnons pour exemple *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.* Un exercice qui, résumant les décalages, les biais et les manques épingleés plus haut, transpose l'interprétation archéologique, ainsi que le propos muséal conventionnel et descriptif, à de précieux vestiges de notre civilisation actuelle, vus à l'aube du 5^e millénaire. Le nain de jardin dépeint en grand prêtre, l'arrosoir mué en vase d'apparat, la roquette militaire en symbole phallique associé au soleil, le tout d'une remarquable maîtrise pour l'époque, relèvent d'une autocritique comique, mais pas forcément destructive. Elle interroge précisément les difficultés de la démarche archéologique, et le pompeux d'une muséalisation qui transforme la vieille casserole en admirable pièce de collection.

Dans le registre satirique, évoquons l'exposition *Trop c'est trop ! Mythes et limites*. Un sujet plutôt grave, à savoir la démesure et l'inconscience humaines d'aujourd'hui, en lien avec le péché d'*Hybris* de la mythologie antique. Face à Prométhée, Dédale, Esculape ou Midas, les dérives transgressives de la biotechnologie marchande, les orgueilleuses sottises du transhumanisme, l'absurde asservissement du consumérisme, les effarants dégâts environnementaux et climatiques... Pour mieux y confronter le public, on l'a placé dans un supermarché HUBRIS (slogan : « Au-delà des limites ! ») aux rayons surchargés d'articles fictifs, mais plausibles en extrapolant ce qui se mijote déjà en laboratoire : embryons de chats génétiquement modifiés à incuber en famille, poulets à quatre cuisses, spermatozoïdes améliorés pour des enfants plus sages, androïdes de compagnie, bidules connectés directement au cerveau, alicaments anti-vieillesse et autres. Dans ce cas, la parodie était un puissant ressort, qui déclenchait chez les visiteurs des réflexions très spontanées. En passant, on y racontait l'histoire des mythes gréco-romains, dont on montrait en épisodes choisis l'universelle et intemporelle pertinence.

Dans une autre exposition de ce type, *Avance, Hercule !*, on déclinait les exploits des héros mythologiques en avatars actuels : les écuries d'Augias étaient un dépôt industriel ; l'hydre de Lerne, avec ses multiples têtes qui repoussent en double quand on les tranche, devenait l'hydre de Berne, un cauchemar administratif aux ramifications sans fin : pour obtenir le digicode de sortie, il fallait appeler un numéro, où un répondeur proposait des choix multiples en ramifications sans fin, avant d'indiquer que le code se trouvait sur une fiche dans tel classeur ; fiche qui



Magasin HUBRIS, jeux pour les enfants. Exposition *Trop c'est trop ! Mythes et limites*. Tiré de Flutsch et Weber 2015, pp 164-165.
© Musée romain de Lausanne-Vidy



L'hydre de Berne. Exposition
Avance, Hercule I, 2011.
 © Arnaud Conne, Ville de Lausanne.
 Musée romain de Lausanne-Vidy

renvoyait à une autre et ainsi de suite, jusqu'à la fiche ultime indiquant que le code était hors service et que la porte était ouverte. Le tout en un parcours où le visiteur devait endosser lui-même le rôle du héros et triompher des épreuves pour trouver les digicodes qui, d'espace en espace, lui permettaient de franchir les portes et de progresser. Là encore, la parodie faisait d'une pierre deux coups, délivrant un double message sur l'héritage culturel antique et sur les défis de notre société.

Toujours dans cette veine, *Brazul* racontait, à partir d'un scénario créé de toutes pièces et à travers des objets archéologiques fabriqués pour l'occasion, la découverte d'une civilisation précolombienne avancée, urbaine, perdue au cœur de l'Amazonie. Une société qui, suite à une surconsommation de poterie orchestrée par la caste devenue dominante des potiers, coupa tant d'arbres alentours qu'elle

finit par s'effondrer quand la lisière, et donc la ressource en combustible, fut trop éloignée de la ville. Annoncée comme authentique, la découverte fut relayée très sérieusement par la presse. C'est en visitant l'exposition que le public, à l'allure des récipients brazuliens et à d'autres signes, réalisait que tout était faux. Tout, sauf bien sûr le constat sous-jacent, allusif à notre temps, sur l'exploitation irréflichée et l'épuisement des ressources naturelles.

Dans d'autres cas, plus nombreux, l'humour est un ingrédient secondaire, qui sous des formes variables pimente et relève le propos muséal tout en rassurant le public, en gagnant sa complicité et en stimulant sa réceptivité. Calembours dans les textes et les titres (*Chauds Latins*, pour traiter du sexe à l'époque romaine), clins d'œil scénographiques (une salle au plan très phallique,

dans la même exposition), ou gags pour le plaisir, comme dans l'exposition *Le clou de l'exposition (et vice versa)*, sur le thème du clou donc, où l'on apprend notamment la meilleure manière de « clouer le Seigneur », et où l'on rencontre un requin-marteau.

Inutile de poursuivre l'énumération. Terminons en relevant que les touches d'humour sont à bien plaisir, et qu'il est préférable qu'elles soient spontanées. Vouloir coûte que coûte faire de l'humour expose à la déconvenue, à plus forte raison si le procédé est aussi visible que systématique.

Cela dit, le musée, en général, pâtit encore et toujours de clichés périmés. En dépit des efforts et des évolutions, bon nombre de gens aussi péremptores que mal renseignés, y compris des journalistes et des responsables politiques, considèrent qu'un musée reste un temple du savoir, austère et ennuyeux, quand ce n'est pas un nid à poussière. Qu'au gré d'un brin d'humour le public s'y esclaffe est donc assez utile : pour prouver à quel point les clichés sont faux, mieux vaut éviter de leur donner raison !

bibliographie Bonnichsen, R. Millie's Camp : an experiment in archaeology, *World Archaeology*, 4, 1972, pp. 277-291.

Flutsch, L. *Futur antérieur. Trésors archéologiques du 21^e siècle après J.-C.* Gollion : Infolio, Musée romain de Lausanne-Vidy, 2009, 3^e édition, 144 p.

Flutsch, L. et Weber, S. *Trop c'est trop. Mythes et limites.* Gollion : Infolio, Musée romain de Lausanne-Vidy, 2017, 198 p.

Stoczkowski, W. La science inénarrable, in Gallay, A. *Dans les Alpes, à l'aube du métal : archéologie et bande dessinée*, Sion, Musées cantonaux du Valais, 1995, pp. 35-51.